

Aux larmes, citoyens !

PAR EVELYNE PIEILLER

Oui, au fond, c'est vexant. Parce que, quand même, on en est spontanément certain : les sentiments, ça ne se commande pas. Le cœur a ses raisons, etc. L'amour est enfant de bohème, qui n'a jamais connu de loi, Carmen le chante, Carmen dit une vérité ancestrale. On a honte, c'est sans le vouloir, on ressent une solide aversion, c'est sans le prévoir. L'émoi vient quand il veut. Et, qu'on l'apprécie ou non, on est obligé de reconnaître que c'est peut-être bien ce qu'on a de plus intime, de plus personnel, de plus authentique. D'accord, on ne les choisit pas, parfois même on les combat, ces sentiments, mais enfin, ils sont à nous, ils sont nous. Eh bien, pas vraiment.

Bien sûr, on sait que les valeurs, morales, sociales, esthétiques, sont mouvantes. On sait que le « Bien » a des définitions différentes selon les époques et les lieux. Les croyances changent, les visions du monde aussi. On a au fil des siècles perdu certaines de nos illusions fondamentales. On a dû par exemple accepter que la Terre n'était qu'une planète parmi d'autres, et l'homme une espèce parmi d'autres. Mais il est un domaine qui, dans l'opinion commune, reste intact, éternel, celui de la nature humaine. Mélange de bon et de mauvais, éduicable, peut-être apprivoisable, mais têtue, et qui se décline en chacun par ce qu'il a en propre, ses élans, ses penchants, sa mystérieuse singularité. Mystérieux... Même les dictionnaires ont d'ailleurs quelque difficulté à cerner de quoi il s'agit précisément. D'après le Larousse, le sentiment est « un état affectif complexe et durable lié à certaines émotions ou représentations ». Sans vouloir être sarcastique, voilà une définition légèrement circulaire. Affectif, émotions... Les idées peuvent changer, les sentiments semblent avoir la ténacité

***Le libéralisme accentue le sentiment
de culpabilité, qui devient un outil
de contrôle social, et exalte la bienveillance,
qui devient un devoir civique***

d'un obscur soc irréductible. D'où surgissent l'amour, la haine, le dégoût, le fanatisme ? Les croyants les ont imputés à la lutte entre Dieu et diable dans le cœur des mortels. Les philosophes, de Platon à Jean-Paul Sartre, ont interrogé les liens au corps. Avec Sigmund Freud, ce sont les forces de l'inconscient qui ont éclairé les passions. Les neurosciences cognitives ont mis en lumière les

mécanismes neurobiologiques. Explications, démontage du mystère... Rien ne fait pour autant reculer la conviction que ce que je ressens exprime ma vérité, voire mon identité. Comme l'ultime et paradoxale liberté qu'il me resterait en propre.

Paradoxe, et peut-être bien en partie fallacieuse – car on le sait, pour s'en tenir à un type d'exemple, qu'ils sont manipulables, même si on a tendance à considérer que seuls nos adversaires et représentants multiples de positions antipathiques sont susceptibles d'avoir leurs passions influencées. Ainsi, le nationalisme est un point de vue nourri par l'ardeur d'une préférence, qui va être animée de toutes sortes de façons, pour que les arguments « objectifs » viennent « justifier » un élan émotif. Certains courants populistes font appel au sentiment d'injustice pour se donner une assise précisément populaire. Fascisme, nazisme ont malaxé les rancœurs, les peurs, l'inclination à s'en remettre à un chef. Mais, quelles qu'aient pu être les puissances de la propagande, il n'en reste pas moins que si elle agit, c'est que les sentiments existaient. À disposition. Déjà là, potentiel en attente. C'est également ce qui est en œuvre, de façon insidieuse, dans la propension des médias à jouer le rôle d'embrayeurs d'émotions. Faits divers, deuils nationaux, mise en scène de la vulnérabilité des puissants... Aux larmes, citoyens ! Fondez-vous dans un ensemble qui partage l'émotion, et accueillez et fléchez la peur ou la détestation – auxquelles vous ne songiez qu'encore confusément...

Oui, les affects, ça se travaille. Les pouvoirs, les autorités politiques ou morales les hiérarchisent au gré de leurs besoins, et l'échelle des valeurs sur laquelle ils sont cotés en est bouleversée. Le libéralisme accentue le sentiment de culpabilité, qui devient un outil de contrôle social, mais peut aussi bien exalter la bienveillance, qui devient un devoir civique. La violence subie collectivement sur le plan économique sans surprise alimente les haines mais, et c'est nouveau, a pour contrepoint un appel à l'extension de l'amour aux multiples formes de l'altérité.

Il est même possible non seulement de solliciter, voire d'imposer, mais d'inventer dans le domaine. M. Emmanuel Macron soulignait ainsi naguère qu'il fallait « *créer un sentiment d'appartenance* », car il serait le « *ciment le plus solide de l'Europe* » (26 septembre 2017). L'individu dans le cadre du grand marché est conduit à identifier tel sentiment comme souhaitable ou déplacé, et à lui donner une plus ou moins grande place, selon le jeu du rapport de forces auquel il est sujet.

En d'autres termes, il faut accepter de reconnaître que les sentiments sont largement une construction sociopolitique. Ce qui est une nouvelle atteinte à notre belle illusion de liberté intime.

Il y aurait de quoi être effleuré par le découragement. Même notre identité la plus brute ne nous appartiendrait donc pas ? Entre l'inconscient qui nous impose ses dramaturgies et le politique, au sens large du terme, qui oriente nos inclinations, sommes-nous donc les jouets passifs et floués d'un ensemble de déterminismes ? Notre « *ressenti* », ce fameux « *ressenti* » sur lequel s'appuient tant d'enquêtes et de propositions, n'est-il qu'un produit ? C'est assurément ce à quoi tend le capitalisme tardif. Précisément, il ne peut qu'être véritablement libérateur d'interroger comment ce système avive le négatif dont nous sommes tous dépositaires, de se déprendre des sentimentalités niaises qui aident à conforter l'ordre, de questionner ce qui, en nous, fait écho à ce dernier. Les sentiments ont partie liée, obscurément, avec une représentation du monde, et celle-ci peut se transformer. Il est loisible d'imaginer un ensemble radicalement différent de désirs d'accomplissement de l'humain, où notre fonds commun de virtualités multiples inventerait une autre partition. En attendant, il n'est pas sans importance de mesurer que ce qui nous remue n'est pas une caractéristique qui signerait notre précieuse individualité, mais pour une bonne part un mélange formidablement intériorisé d'idéologie subie, d'idées non dépliées et de fuyantes données personnelles. Là comme ailleurs, il n'est pas de fatalité. ■



Myriam Boulos /// Inscription
« Je t'aime à en mourir » sur un siège
du Théâtre Versailles. Beyrouth (Liban),
26 novembre 2013, de la série
« What's Ours » (Ce qui nous appartient)